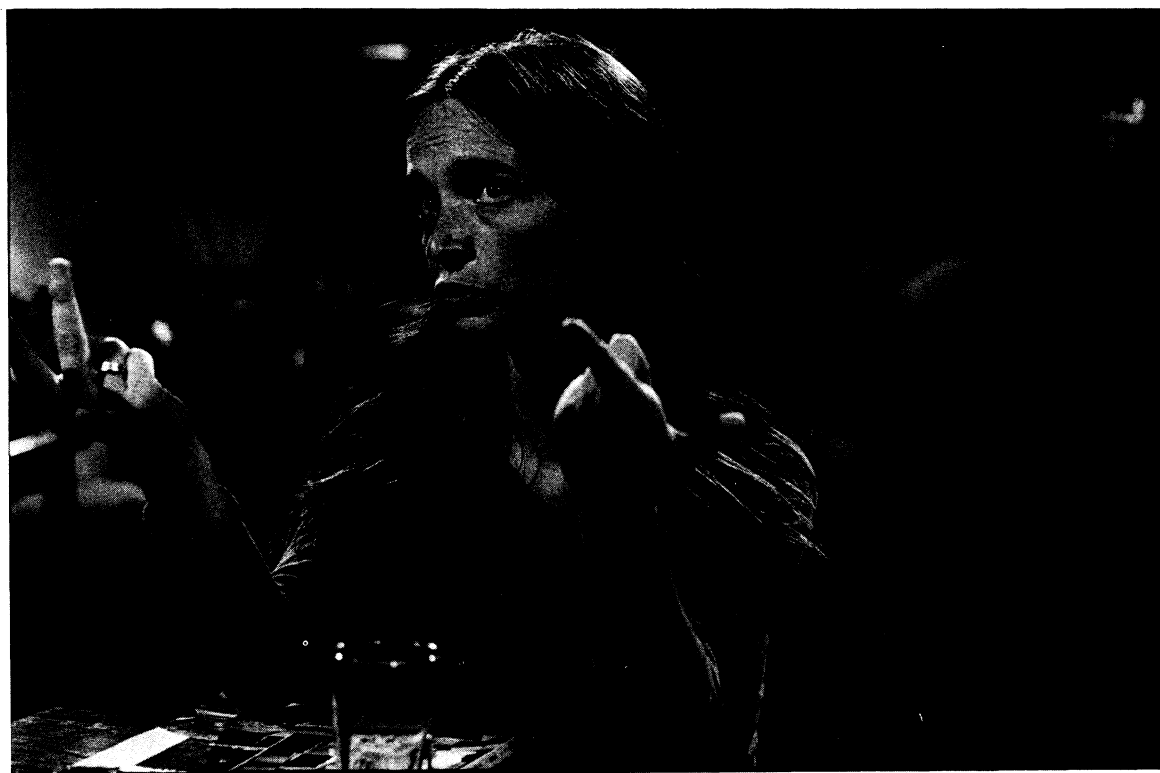


Cinéma et femmes: une réalité

Je refuse maintenant le travail bénévole, car,
comme le
travail à temps partiel, il maintient les femmes
dans une dépendance économique.
Cependant, quand, pour *Les Cahiers de la Femme*,
on m'a demandé cet article, j'ai accepté, un peu
probablement par vanité.
Et le prétexte de cet article m'a permis de
rencontrer
ces femmes cinéastes, plaisir et petit bris de
l'isolement dans lequel nous vivons.



par Takashi Seina

Helene Girard

HÉLÈNE GIRARD: avant tout, vivre

Elle m'attend en haut de son troisième. La maison est silencieuse. Elle a préparé du café pour moi. Elle attend un enfant dans trois semaines. Nous nous assoyons à chaque extrémité d'un sofa charnu. Au mur: des gravures enluminées d'art indien. Elle débranche son humidificateur: '. . . pour ne pas gêner la prise de son de ton magnétophone'. L'atmosphère est bleue et blanche.

—'J'ai trente-quatre ans. J'ai réalisé trois films: Les filles, c'est pas pareil (documentaire, O.N.F., 1975, 57 minutes), un film sur les filles de quinze ans, La P'tite Violence (documentaire, O.N.F., 1977, 71 minutes). Mais je ne suis pas carriériste comme réalisatrice. Je ne tiens pas à faire un film plus gros que le précédent à tous les deux ans. Ici, au Québec, tout te pousse à cela. Moi, j'attends que l'importance d'un sujet en moi amène l'urgence de le réaliser. Retourner au montage, c'est un peu me ressourcer, et c'est évidemment aussi une façon de gagner ma vie.

—Fuir, c'est un film sur le suicide, non pas un suspense, ou un jugement sur le suicide, mais une étude intérieure basée sur le vécu d'une vraie femme, et sur une re-création fictive d'un suicide. D'ailleurs, si le cinéma est neuf au Québec, les réalisatrices y sont encore plus neuves, et je crois qu'elles sont encore plus hardies au niveau formel, dans le mélange des styles cinématographiques. . .

Mon travail est une part importante de ma vie, mais je veux équilibrer au mieux ma vie privée et ma vie publique. Tout est important, mais surtout vivre. Tu vois, l'enfant que j'attends, c'est le plus gros 'blind date' de ma vie, alors je ne prévois pas de travail pour les mois à venir. . .

Je prépare tranquillement un scénario de fiction. Je veux explorer encore le thème de l'auto-destruction. Je suis une femme 'heavy'. . . Je veux créer des films qui feront réfléchir, pas des films qui continueront à perpétuer l'aliénation.' ☺

LUCE GUILBEAULT: la subversion

Elle ouvre sa porte d'appartement, juste devant l'ascenseur. Elle boitille un rien. Je m'inquiète. Elle me montre son genou, où une grosse cicatrice témoigne d'un récent accident de voiture. Nous nous asseyons dans son bureau-salon. Des livres partout, pas de plante, le dactylographe règne. On répare le chauffage. Bien emmitouflée dans du mauve et de l'orange, elle me parle en chuchotant. Elle enlèvera ses verres fumés au milieu de l'après-midi.

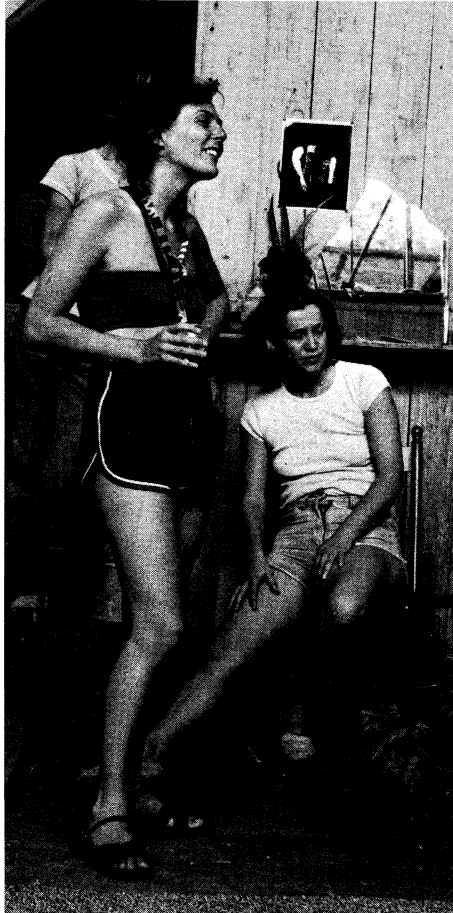


—*'Ah oui, Concordia! J'y ai présenté D'Abord Ménagères (documentaire, produit par sa compagnie: Les Reines du Foyer, 1978, 90 minutes) il y a deux jours. HUIT personnes sont venues! J'ai aussi réalisé Denise Benoît, comédienne (documentaire, O.N.F., 1975, 30 minutes), et Quelques Féministes Américaines (documentaire, O.N.F., 1978, 60 minutes), avec Nicole Brossard comme co-réalisatrice. J'ai quarante-cinq ans. Je suis devenue réalisatrice, parce ça m'attirait . . . Mais jouer, c'est une base de ma vie. J'ai besoin de jouer. Mais ils (les réalisateurs) sont toujours venus chercher un stéréotype chez moi. C'est devenu très vidant.' (Silence. A-t-elle soupiré? . . .) 'Je suis devenue fatiguée de jouer des prostituées alcooliques. J'ai envie . . . d'une subversion . . . de faire un film pour libérer mes phantasmes. J'ai eu un peu peur de ça . . . C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai fait du documentaire. La subversion, pas le message placardé, mais une guerilla de l'image. . . Je voudrais que ma vie privée envahisse mon oeuvre, prolonger mes racines. Toutes mes racines, tout le temps. Et en même temps, j'ai le goût contradictoire de jouer des compositions. Des femmes beaucoup plus vieilles, ou des caractères fantaisistes. . . Oser me révéler dans la fiction, le songe. . .'* ◉

PAULE BAILLARGEON: le vouloir de l'expression

Nous nous rencontrons dans un restaurant de la rue Duluth. Petit matin gris. Elle est fatiguée, elle répète Victor ou les enfants au pouvoir de V. Lanoux pour le TNM. Moi, j'ai écrit une partie de la nuit. Caffè con leche, voix un peu cassée et pluie de février.

—'J'ai trente-quatre ans. Je voudrais m'en aller. Trois ans pour terminer La Cuisine rouge (fiction, 1980, 90 minutes) c'est épuisant. Anasthasie oh ma chérie! (fiction, 1978, 30 minutes) a été filmé grâce à Françoise Berd (Aide et Formation, à l'O.N.F.) et aussi grâce à \$5,000 pris sur la subvention théâtrale du Grand Cirque ordinaire. La Cuisine rouge, imagine, on en a tourné les extérieurs une année, puis on a été refusées au comité des programmes à l'O.N.F.



par Camille Maheux

Alors j'ai organisé L'Événement d'aoust à l'Outremont, un spectacle-bénéfice. Avec cet argent-là, l'année d'après, on a tourné le reste du film. Une partie de l'équipe m'a suivie, aidée, supportée. Mais quelques comédiennes n'y croyaient plus. Un cauchemar. Je suis épuisée. Peut-être dans six mois je te dirai complètement quelque chose d'autre, mais aujourd'hui. . .

Ma vie privée, quand je tourne? Ecoute, mes deux films ont été tournés chez moi. J'ai mangé, dormi, vécu dans mes films. Et puis, même si c'est transposé, La Cuisine rouge, c'est l'histoire de mes rapports avec les gars du Grand Cirque.

Je suis féministe. Est-ce que je fais des films féministes? La Cuisine rouge, c'est un film d'où tout le monde sort meurtri, les hommes et les femmes. J'aime la structure parallèle du film, mais je suis certaine qu'il sera davantage apprécié à sa deuxième lecture.

Tu sais, je vais retourner au théâtre comme actrice, et metteur en scène. C'est un art tellement plus immédiat, le théâtre. C'est plus satisfaisant pour ça.

Je suis devenue réalisatrice parce qu'il fallait que je m'exprime. Avec le Grand Cirque ordinaire, j'avais l'impression qu'on bloquait mon imaginaire. Là, avec mes deux films, c'est moi, mes visions. Peut-être que je vais finir écrivaine, au fond. . . 'O

SILVIE GROULX: la détermination

C'est la seule qui m'accueille dans son bureau, hors de la maison. Tout est clair et ordonné, sauf les affiches de cinéma, posées un peu croches sur les murs. Elle attend un enfant pour juin. De toutes les réalisatrices rencontrées, elle a la voix la plus ferme. Nous aurons un entretien précis. —'J'ai 26 ans. J'ai réalisé avec Francine Allaire deux films: Une Bien Belle Ville (documentaire, noir et blanc, 1975, 20 minutes) et Le Grand Remue-ménage (documentaire, 1978, 90 minutes). Le premier film traitait du problème du logement à Montréal, le deuxième de la remise en question des stéréotypes masculins-féminins. Le Grand Remue-ménage a été produit grâce à Françoise Berd (Aide et Formation, O.N.F.) et à l'Institut du Cinéma québécois qui venait d'ouvrir. Si Francine et moi nous réalisons ensemble, c'est par plaisir, et aussi parce que si la dialectique en création est plus difficile, elle est par contre beaucoup plus enrichissante.



Nous sommes venues au cinéma un peu par hasard. Nous poursuivions nos études en communication à Concordia. Un goût pour la recherche, et un 'dégoût' du travail technique nous firent choisir le film, en deuxième année. C'est ainsi que nous avons réalisé notre premier film. Puis nous avons travaillé dans un poste de radio qui tomba en grève. Après avoir piqueté pendant huit mois, même si nous étions ré-employées par la suite, nous décidions de nous remettre au travail. Nous avions des problèmes de relation avec les hommes que nous fréquentions, nos amis, nos camarades de travail. Nous voulions fouiller ces rôles imposés aux femmes et aux hommes. Ça pouvait devenir une émission de télé ou de radio, mais finalement, comme notre premier film avait marché, nous nous sommes décidées à en faire un autre. . .

Ce qui a été curieux, c'est l'attitude de notre caméraman. Il n'avait jamais travaillé avec une femme, encore moins avec deux! Il attendait de nous des ordres, une direction très mâle, alors que nous désirions l'impliquer, que nous souhaitions sa participation. Il y a eu des heurts, des malaises. Nous ne travaillerons plus ensemble, je crois. Ce gars-là a des idées trop irréconciliables avec les nôtres sur la division du travail. . .

Je crois qu'il est impossible de créer hors de sa vie et de ses préoccupations intimes. Tout artiste qui soutiendrait le contraire se mentirait. Moi, j'ai envie, et peur à la fois, d'un film de fiction. Mais je veux essayer aussi d'autres médiums. Et puis, attendre un enfant, c'est important aussi. . . ©

ANNE DANDURAND: trop d'ouvrage mal payé

Si elle recevait une journaliste, ce serait dans son minuscule bureau. La fenêtre est voilée de feuillages, les murs sont touffus d'images: Corot, photos, affiches de théâtre. Elle a réalisé un seul film, Ruel-Malenfant (fiction, 1980, 27 minutes). Elle est comédienne.

—'Mais de moins en moins.' ajoute-t-elle. Par choix? 'Non . . . on ne m'engage pas, c'est tout.'

Elle a réalisé son film dans des conditions difficiles, financièrement L'O.N.F., par Aide et Formation et Françoise Berd, accorda gratuitement l'équipement nécessaire au tournage, ainsi que la finition du film. Une subvention de \$20,000 lui tombait dessus, deux jours avant la date prévue pour le tournage. Donc, les trente personnes qui ont travaillé avec elle, techniciens, comédiennes et acteurs, ont investi les quatre-cinquièmes de leur salaire dans la production.

—'C'est la première étape, dit-elle. Tu sais, 27 minutes, c'est très restreint pour développer un propos. Tu dois glisser, parler par ellipses. En attendant le long métrage, la mise en scène au théâtre m'intéresse autant.' Elle a très peu de vie privée.



par Umberto Almeida

—'Non, je ne suis pas équilibrée. Ma vie privée, c'est quand je ferme les yeux dans le métro. Je travaille à la F.T.Q., à l'Union des Artistes, au Conseil du statut de la femme. Depuis août 1979, j'ai réalisé Ruel-Malenfant, mis en scène Le Slow du malentendu, mis en chantier un recueil de nouvelles fantastiques et commencé le scénario de l'éventuel long métrage.

Mais d'un autre côté, après des années d'angoisse paralysante comme actrice, je suis heureuse d'agir. Et puis mes diverses préoccupations déteignent dans tout ce que je fais. Ce que je ne vis pas, par exemple, à l'intérieur d'un couple, je le vis avec celles et ceux qui travaillent avec moi. Quand je travaille comme actrice, je me sens souvent impuissante vis-à-vis de ce que je veux exprimer, cela me semble souvent étroit, les personnages que j'ai à jouer, ou peut-être aussi la conception de certains metteurs en scène. Quand je fais une mise en scène, j'essaie d'être attentive à la fois au rêve, à la vision originelle et aux énergies créatrices de mes collaboratrices et collaborateurs. J'essaie d'être disponible aux instincts de création de tout le monde. . .

Oui Ruel-Malenfant est un film féministe. Une femme et une petite fille se promènent la nuit. Le peuple de la nuit n'est pas moins sauvage que celui du jour. Mais vingt-sept minutes, c'est pas un réquisitoire. Disons que c'est un conte qui grince.

Mon prochain film sera sur la mort, la peur de mourir d'une femme. Et j'ai trois projets de mise en scène au théâtre. Un sur la folie, un sur les femmes et l'argent, un troisième sur le pouvoir. J'ai l'impression d'avoir trouvé de bons outils en moi-même, conclut-elle en riant. ©



Raymonde April

Je passais des jours à douter de tout.